

scaldes germaniques : elle la purifia : elle y mit une corde de plus pour chanter Dieu, les saints et les joies de la famille au foyer que le Chsist a bénî.

En même temps que l'Eglise cultivait les dons que la nature avait donnés en partage aux Barbares, elle développait leurs facultés morales, purifiait leur vie et leurs mœurs ; elle sauvait aussi de la ruine les arts et la science antique, car, chose admirable ! elle ne voulut pas que le monde ancien qui l'avait cependant si méconnue, si méprisée et si combattue, pérît entièrement.

Elle attire autour d'elle les derniers représentants de l'art et sous son inspiration, plus tard on élèvera ces basiliques qui égaleront pour la perfection de l'exécution tout ce que l'antiquité avait de plus auguste et qui la surpasseront pour la sublimité de l'expression. Elle ouvre un asyle à la littérature ancienne et devient un foyer ardent de développement intellectuel ; elle transcrit et explique les manuscrits dépositaires de la science antique au même temps qu'elle ouvre aux progrès intellectuels des voies nouvelles et grandes d'importance pour les siècles qui suivront ; elle recueille encore les plus égales dispositions du droit romain dans le corps de ses lois ecclésiastiques ; elle les fait pénétrer dans les lois des Barbares ; et de là vient que leurs coutumes renferment tant de règles qui ont évidemment été empruntées à la législature romaine. Elle s'efforce enfin d'introduire dans cette société grossière l'organisation politique et l'administration civile des Romains, car étant le fruit de l'expérience des siècles, elles offraient les meilleures garanties pour le salut et la prospérité de l'Etat. Elle consacre le diadème des rois, fait du prince le ministre de Dieu sur la terre et entoure ainsi l'autorité d'une force et d'un respect nouveaux, pendant que d'un autre côté, elle défriche et cultive les terres, bâtit des villes et fonde des provinces, des royaumes au milieu des marais et des forêts transformées.

Nous avons plus haut prononcé le nom des moines et des évêques, nous avons dit que l'Eglise civilisera les barbares par ses évêques et ses moines ; les monastères et les écoles épiscopales en effet étaient autant d'écoles contre la corruption des mœurs, la décadence des lettres et les empiétements de la Barbarie. Citons à ce sujet un publiciste moderne :

« J'aime et je vénère, dit-il, cette ancienne société monastique reçue parmi les races malheureuses et vaincues, conservant seule au milieu d'un peuple barbare le sentiment et le goût des jouissances de l'Esprit et le seul refuge possible à quiconque avait quelqu'étincelle de génie. Que de poètes, de savants et d'artistes ont dû bénir pendant dix siècles ce droit d'asile qui les avait arrachés aux bestialités de la glèbe ? L'Eglise leur donna le pain et le loisir ; ils exerçaient librement les facultés que Dieu leur avait données, et ils vivaient heureux quoiqu'ils dussent rester ignorés. La gloire du monde peut valoir quelque chose, mieux vaut la liberté. »

Ainsi ne soyons ni oubliés ni ingrats, et dans ces jours où nous prétendons porter si haut les dons et les fruits de l'intelligence, soyons reconnaissants à l'Eglise catholique de leur avoir servi d'abris et de les avoir sauvés de la destruction et de la ruine qui les menaçaient ; n'oublions pas surtout qu'elle civilisa les ancêtres de la société actuelle et que si elle est la cause du *Progrès* intellectuel, scientifique et artistique, elle est principalement la cause du *progrès social, politique et moral.* »

Dans toute cette analyse sur cette troisième et dernière partie du programme de M. le Professeur, nous avons à peine cité les principaux points de son travail non plus que les autorités qu'il a invoquées. Le tableau qu'il nous a présenté de tous ces éléments de la société moderne était pris aux sources mêmes et présentait ainsi les caractères les plus formels de vérité et d'authenticité.

M. le Professeur a terminé le 14 courant le cours de cette année, qui a été de huit leçons. Nous n'avons pu qu'indiquer ce qui en faisait le fonds dans une analyse aussi brève que celle que nous avons dû faire suivant la place qui nous était réservée dans les colonnes de ce journal. Mais nous voulions tout simplement donner à ceux qui ne pouvaient assister à toutes les lectures, la facilité d'en suivre l'ordre et l'enchaînement.

Heureux si ainsi, nous avions pu nous associer au bien qui a été tenté parmi nous, en appelant l'attention, et une attention sérieuse et conscientieuse, sur des faits si graves et si importants pour l'enseignement de tous les siècles !

DESIRÉ Y. C. GIROUARD.

HISTOIRE DU CANADA.

COMPTE-RENDU DU COURS DE M. L'ABBÉ FERLAND, DONNÉ
A L'UNIVERSITÉ LAVAIS.

(Suite.)

VIII.

Avant d'aller plus loin, il est bon de faire observer que je me ferai toujours un devoir d'indiquer les sources où j'ai été puise mes renseignements. Généralement les auteurs qui ont écrit notre histoire sont assez corrects quant aux dates et aux faits, néanmoins quelques fois, faute de documents, ils ont été induits en erreur. Ainsi la plupart ont contesté l'existence du quatrième voyage de Cartier au Canada, que Lescarbot a été le seul à donner comme certain, parmi les anciens, et pourtant rien de plus réel que ce voyage.

M. Faribault de cette ville m'a dernièrement montré l'acte d'accord passé entre le Roi, M. de Roberval et Jacques Cartier, et dans cet acte, entr'autres clauses, il en est une où Cartier, fait entrer en ligne de compte les frais de ce voyage fait pour aller chercher au Canada M. de Roberval. Ainsi un papier authentique vient confirmer entièrement l'avancé de Lescarbot qui avait paru douteux à quelques-uns.

Quant aux expéditions des Français dans la Floride, c'est Laudonié lui-même qui, aussi bon écrivain qu'excellent guerrier, a voulu consigner pour la postérité les faits qui se sont passés sur ces rivages. Comme Huguenot il était évidemment plus porté à considérer les choses d'une manière favorable à ses co-religionnaires ; aussi ne peut-on pas lui reprocher trop de sévérité dans sa manière d'apprécier et son impartialité doit être à l'abri de tout doute.

L'essai de colonisation dans la Floride a échoué par l'imprévoyance des chefs de l'entreprise, par le défaut d'entente entre eux, et surtout, par suite de l'insubordination des colons, insubordination produite par cet esprit d'indépendance en religion que le protestantisme avait inculqué à ses sectateurs et qu'ils portaient avec eux dans tous les actes de leur vie.

Je reprends maintenant le fil du récit. Nous avons vu la conduite atroce et flétrissante de don Mélendez envers les prisonniers français, nous allons voir maintenant les réprésailles auxquelles elle donna lieu. Et nous devons remarquer, à l'honneur de la religion dont le manteau avait servi à voiler la cruauté du capitaine espagnol, que les vengeurs des Huguenots furent des catholiques.

L'indignation avait été à son comble en France à la nouvelle de cet affront ; mais la cour faisait semblant de ne pas s'apercevoir d'un outrage dont des calvinistes avaient été les victimes. Un militaire, Dominique de Gourgues, né en Gascogne, vaillant guerrier, en même temps que bon catholique, ne vit que des frères et des compatriotes dans les malheureux Huguenots et de la cause de la nationalité il en fit la sienne.

Ce gentilhomme s'était déjà signalé dans plusieurs circonstances. Près de Sienne, en Toscane, il avait, avec trente hommes seulement, soutenu longtemps les efforts d'une troupe nombreuse d'Espagnols, mais à la fin vaincu par le nombre, et après avoir perdu presque tous ses soldats, il avait été fait prisonnier par l'ennemi qui, sans considération pour l'héroïque valeur dont il venait de donner la preuve, l'avait condamné aux galères et envoyé en Espagne. Heureusement le bâtiment où il servait comme galérien, fut pris par les Turcs et repris par les Chevaliers de Malte.

Rendu à la liberté, de Gourgues avait pris la mer et fait un grand nombre de voyages dans lesquels il parcourut une grande partie des côtes d'Afrique et s'acquit la réputation d'excellent homme de mer et de guerre. Ayant entendu parler du massacre des Français dans la Floride par cette même nation avec laquelle il avait déjà une vieille querelle à vider, son patriotisme et ses sentiments religieux furent révoltés et il résolut de venger leur mort.

Il vendit tous ses biens, et aidé de la bourse de ses nombreux amis, il équipa 3 navires sur lesquels il s'embarqua avec 150 hommes en 1567, à l'embouchure de la Charente. Son voyage fut assez long et il vint jusqu'aux Antilles relâchant quelque temps à Cuba où l'on conçut quelques doutes sur le but de son expédition. Enfin il se rendit sur les côtes de la Floride où il fut bien reçu des sauvages avec lesquels il s'aboucha pour se faire aider dans son entreprise. Pour expliquer ces heureuses négociations, on suppose qu'il avait amené avec lui quelques-uns des anciens hommes de Ribaut ; mais il est plus probable que quelques Français, ayant échappé aux mains des Espagnols, s'étaient mêlés parmi les indigènes.

Depuis la conquête du fort de la Caroline dont il avait changé le nom en celui de San Matteo, Don Mélendez avait construit deux